Document generated on 08/10/2025 7:25 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature québécoise

Number 43, March–April–May 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19902ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1991). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (43), 14–20.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

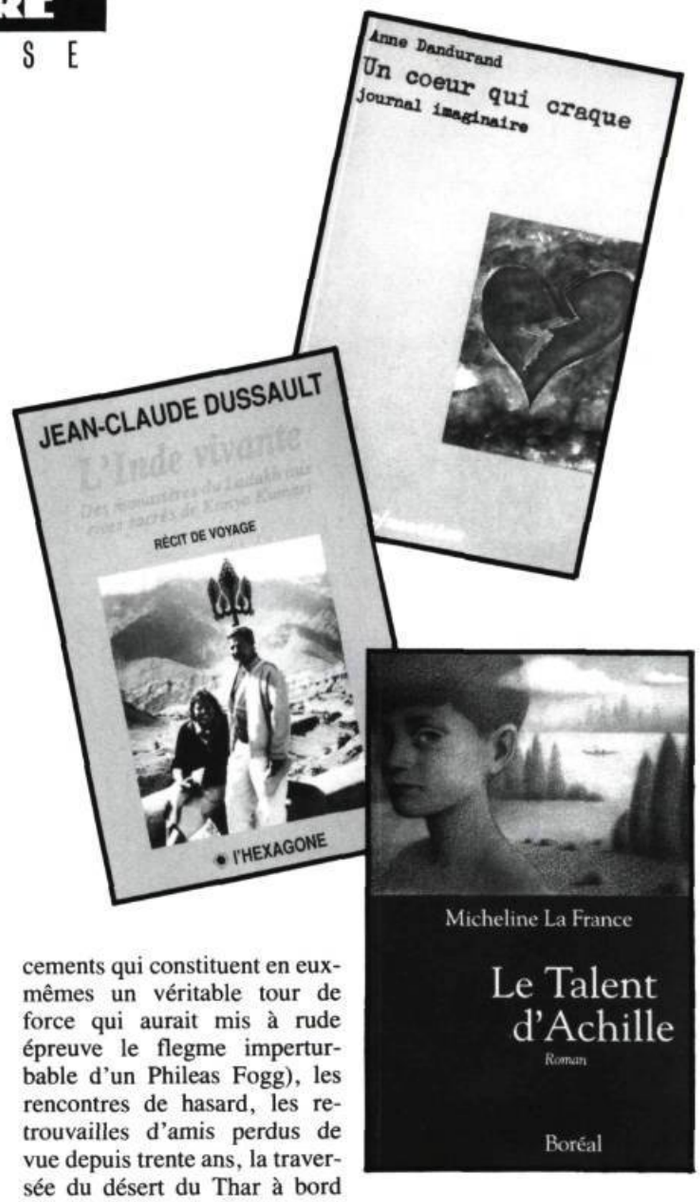
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



L'INDE VIVANTE
Jean-Claude Dussault
L'Hexagone, 1990 ; 17,95 $

Avec ***L'Inde vivante***, Jean-Claude Dussault, qui s'est surtout fait connaître par ses essais sur l'hindouisme et l'art moderne, et par son ***Journal de Chine***, publié en 1986, nous propose un nouveau récit de voyage. Trente ans plus tard, il est retourné en ce pays pour nous quasi mythique où il avait séjourné pendant plus de six mois avec sa femme en 1958-1959. Ce premier voyage avait été l'occasion de découvrir les grands monuments de l'art hindou et le monde des ashrams, ces petites communautés regroupées autour d'un maître spirituel.

« Retourner en Inde s'est imposé à nous comme une nécessité au cours des années qui ont suivi notre premier séjour, écrit l'auteur dans son avant-propos. 'Vous reviendrez', nous prédisaient alors de nombreux Indiens rencontrés pendant ce voyage magique où tout nous arrivait avec une gratuité surprenante. » Il est des voyages dont on revient *ni tout à fait le même ni tout à fait un autre* et l'on sent que ce premier voyage fut marquant pour l'auteur.

Tout au long du récit du second séjour, qui couvre près de trois mois, le lecteur sent le profond attachement de l'auteur pour cette Inde, qu'il s'efforce toutefois de peindre le plus fidèlement possible, dont il veut « démêler la prodigieuse complexité ». Il décrit, dans une langue tout aussi vivante, résolument impressionniste, une société qui a connu de profondes transformations tout en sachant demeurer elle-même, la découverte de paysages extraordinaires, de temples impressionnants tant par leur architecture que par l'esprit de dévotion qui y règne, le quotidien des Indiens habitant le Ladakh, les péripéties propres au voyage (entre autres les déplacements qui constituent en eux-mêmes un véritable tour de force qui aurait mis à rude épreuve le flegme imperturbable d'un Phileas Fogg), les rencontres de hasard, les retrouvailles d'amis perdus de vue depuis trente ans, la traversée du désert du Thar à bord de l'un de ces somptueux trains autrefois réservés aux maharajas du Rajasthan, en un mot tout ce que l'auteur consigne fidèlement, jour après jour, avec une « grande disponibilité de cœur et d'esprit ».

Jean-Paul Beaumier

LE TALENT D'ACHILLE
Micheline La France
Boréal, 1990 ; 17,95 $

On reconnaît un ouvrage bien fait à l'absence de coutures visibles. Ainsi le dernier roman de Micheline La France. Les mots, les phrases glissent, coulent librement, sans accroc. Écrire semble la chose la plus facile... ce qui prouve l'imposant travail accompli par la romancière. Le résultat est peut-être trop parfait, le plaisir de lecture, trop immédiat. Mais ***Le talent d'Achille*** se présente comme une jolie variation autour d'un personnage et ne prétend à rien d'autre. C'est ce qui fait sa force.

Un frère et deux sœurs écrivent pour élucider le mystère entourant leur défunt frère Achille. Hippolyte, Pipo de son surnom, a toujours abhorré son frère aîné. Il voudra noircir ce personnage égoïste et prétentieux, n'hésitant pas à inventer à son propos pour arriver à ses fins. Hélène, la jumelle de Pipo, voue au contraire un culte à son grand frère. Elle est convaincue qu'Achille s'est perdu dans la recherche de la beauté absolue. C'est pourquoi elle s'obstine à faire revivre le cher disparu et à lui rendre justice. Ariane, l'aînée de la famille, a vécu une relation très intense avec Achille. Lorsqu'elle décrit leurs rapports, on en arrive à ne plus savoir qui menait le bal diabolique dominant-dominé qui s'achevait par une mise à mort.

Le texte fait montre d'une grande richesse d'invention et frôle de très près, on le devine, le fantastique. Les personnages sont bien typés, ce qui se perçoit à travers le style narratif de chacun. Pipo, le journaliste, se complaît dans l'ironie ; Hélène, la comédienne, y va de brillants morceaux sur l'art, la vérité et le mensonge ; Ariane, plus intérieure, tente d'analyser les choses sans complaisance et sans fards. Achille est-il monstre ou victime, le portrait variant selon les différents narrateurs ? Au lecteur de trancher ? Pas tout à fait car l'ambiguïté s'affadit avec la conclusion qui détonne quelque peu. Alors qu'au début du texte, on nageait dans une atmosphère poétique volontairement nébuleuse, voilà qu'on nous donne tant de renseignements que l'enchantement s'évanouit. Pourquoi, après avoir discouru sur « Le violon d'Achille », « La voix d'Achille », et « La loi d'Achille », nous entretenir de son commerce de gadgets ésotériques et de ses diètes végétariennes ? Cette rupture de ton n'est pas justifiée. Fallait-il à tout prix se conformer aux lois du réalisme ?

Le talent d'Achille séduit par l'ingéniosité des moyens mis en œuvre, par la légèreté de l'écriture. La multiplication des points de vue, l'interaction entre les divers fragments narratifs, le jeu avec les personnages mythologiques, tout cela témoigne d'un savoir-faire assez impressionnant. Et l'on constate rapidement l'efficacité de la construction romanesque : le lecteur n'en démord pas, il veut connaître le secret de ce machiavélique Achille.

Alexandra Jarque

UN CŒUR QUI CRAQUE
Anne Dandurand
VLB/Messidor, 1990 ; 14,95 $

Premier roman mais second « journal imaginaire » d'Anne Dandurand qui a par ailleurs écrit quantité de textes, dont des nouvelles, ***Un cœur qui craque*** nous replonge en ces années où les femmes *écrivaient* leur avortement, leurs fantasmes sexuels, leurs amours, leurs amitiés féminines, bref leur féminitude. Je veux bien : si comme disait Simone, « on ne naît pas femme, on le devient », il faut vérifier, prouver régulièrement le statut. Et s'offrir à l'aide de l'écriture,

pourquoi pas, sa petite exploration du féminin.

Dans cette exploration, Anne Dandurand ne manque pas d'humour. Il en faut effectivement pour passer (c'est du moins ce que fait son héroïne) au travers d'un avortement, d'une agression sexuelle, de baises genre « marteau-pilon », du Bien-Être et que sais-je encore, et garder le sens du sarcasme. Il en faut de l'humour, ça oui, pour faire avancer le lecteur dans le sordide (b.a. du jour : prenez un handicapé, le plus déglingué que vous pourrez trouver, et masturbez-le dans un café) en adoptant un ton aussi léger.

J'ai bien compris l'histoire, puisque l'éditeur a pris la peine de l'expliquer : c'est une fille solitaire, en mal d'amour et d'affection, qui cherche de la compagnie, de l'amour et de l'affection. Et à la fin, elle trouve, la chanceuse. Le lecteur, lui, peut à juste titre sentir qu'il s'est égaré dans une galère érotico existentialo cucul qui ne mène nulle part. Un bel exemple de ce que donne l'écriture employée à des fins cathartiques.

Francine Bordeleau

JÉRÔME OU DE LA TRADUCTION
Jean Marcel
Leméac, 1990 ; 20,00 $

De Rome aux confins de l'empire, Jean Marcel mène dans ce deuxième roman une véritable enquête autour de celui qui allait devenir saint Jérôme. « Première tête dure de l'histoire de l'Église », Jérôme prend conscience que les versions latines de la Bible qui circulent dans l'empire romain vieillissant divergent souvent les unes des autres de façon significative. Nourri aux sources de l'Antiquité, il entreprend donc de retraduire mais aussi, par moments, d'interpréter les Livres Sacrés. Inutile de dire que son travail original, créateur et souvent personnel crée un clivage autour de lui. Cet érudit marginal s'aliène ainsi plusieurs bonzes de la chrétienté. Pourtant, des femmes se regroupent autour de lui et le suivent dans sa retraite orientale. Son retour aux sources mêmes du catholicisme ne compromet pas une renommée grandissante qui s'étendra, à la fin de sa vie, au-delà du domaine religieux.

Là où le premier roman, ***Hypatie ou la fin des dieux***, du ***Triptyque des temps perdus***, fonctionnait sur le mode épistolaire et restait essentiellement tourné vers l'héroïne, celui-ci possède la particularité d'avoir comme narrateur le lion qui, selon la légende, accompagne toujours Jérôme. Bien que la bête avoue que sa présence auprès du saint érudit soit fictive et due uniquement à l'erreur d'un copiste médiéval, ses commentaires permettent une distanciation par rapport au personnage. Le lion profite de sa position actuelle privilégiée dans les tableaux représentant Jérôme un peu partout sur la planète pour narrer avec humour et ironie une vie de saint nouveau genre, truffée de détails croustillants et d'un indéniable intérêt culturel.

On pourra accuser ce roman-essai de dérapage, principalement à cause de la nature pour le moins inusitée de l'instance de narration. Malgré tout, force nous est de reconnaître que ce choix permet à l'auteur, professeur et hagiographe, de se manifester. Nous attendons d'ailleurs avec impatience le troisième volet de la trilogie.

Georges Desmeules

LES ÉTERNELLES FICTIVES
Francine Campeau
Triptyque, 1990 ; 14,95 $

De par sa structure fragmentée, le recueil de récits brefs déjoue l'unité événementielle au profit d'une diversité anecdotique, sa cohérence se reconstituant après coup, lorsque transparaît une thématisation commune. Francine Campeau exploite on ne peut mieux ce type de prose éclatée au service d'une préoccupation féministe axée sur la relecture/réécriture de textes bibliques : sonder une mémoire archaïque jusqu'à la saisie d'une parole oubliée, non transcrite, issue de la bouche de femmes de l'Ancien Testament, que l'on n'entend guère, ne les entrevoyant que dans l'ombre et par l'écho du masculin. Les sept récits proposés — chiffre symbolique référant à la Genèse, à ce moment d'une symbiose perdue, « mâle et femelle réunis » — atteignent à leur pleine valeur dans un jeu constant d'intertextualité qui met en lumière la part imaginaire, mais combien plus *vraie*, des témoignages convoqués.

Désireuse d'investir ses héroïnes bibliques d'une dimension palpable, l'auteure leur recrée une histoire personnelle, un vécu intérieur, étrangers au code usuel de l'Écriture sainte. Que ce soit à titre d'exemple, la femme de Loth revendiquant l'amour du même, plus altruiste, plus sincère que ce que lui offre un époux intransigeant, ou Dinah, sœur de Joseph, aux prises avec des tourments psychologiques remontant au viol jamais dévoilé commis par ses frères, ou encore Ruth, la Moabite, partagée entre l'amour de Noémi et celui de Booz, qui opte pour la voie plus incertaine de l'autonomie, toutes ces « éternelles fictives » réclament, par les injustices subies, les souffrances tues, une reconnaissance historique qui soit enfin à leur image.

Des multiples voix qui filtrent à travers le recueil émerge donc un discours de résonance étonnamment contemporaine plaidant en faveur d'une nouvelle dynamique sociale modelée d'après le féminin (rappelant ainsi l'ère primitive des déesses), à laquelle on enjoindra alors l'homme de s'adapter : « Nous (les femmes) nous retirons du monde dans lequel les hommes nous avaient conviées [...]. Nous revenons dans le domaine des courbes et nuances, spirales d'amour [...]. Nous attendrons que l'homme se joigne à nous ».

La nouveauté de ce premier ouvrage qui séduit d'emblée par son esthétique réside dans l'éclairage poétique qu'il jette sur un choix de textes anciens.

Peu importe si le lecteur adhère ou pas à la thèse féministe élaborée, il ne saurait rester indifférent à la liberté créatrice prise au regard de l'Ancien Testament, distance qui l'incitera sans doute à imaginer, à l'instar de Francine Campeau, que les faits auraient pu être relatés autrement.

Cécilia Wiktorowicz

JOURNAL VI
Jean-Pierre Guay
Pierre Tisseyre, 1990 ; 19,95 $

Un non-pays, des non-Québécois, une non-littérature ! Pour échapper à *notre* (autant la sienne !) insuffisance, à notre (idem !) impuissance, Jean-Pierre Guay joue, malgré qu'il s'en défende, au Léautaud comme d'autres au Loto, cartonnant à tout va, épinglant ceux-là qui, selon lui, insuffisent (et insupportent) de manière si voyante, si flagrante, hommes, femmes et institutions, les Jean Royer, Folch-Ribas, Miron (... aux chants si infertiles), ***Nuit blanche***, Pantoute, Arlette Cou(s)ture et même Gertrude, l'ânonnante anonyme de l'arrière-pays, de l'arrière-pensée. Tous condamnés à insuffire et, par là, à insuffler à ce Jean-Pierre jeanfoutre des mémoires de vents, des miroirs sans bon sens, une nausée des Limbes ! À peine quelques potineurs sans fantaisie, d'infimes intimes, tels Iago, lui tournent-ils autour à lui laisser entendre (et interpréter) des airs d'infamie sur le sujet d'un *procrastinant* village. Ici on lui tourne la tête et là on lui tourne le dos ! Il se prête au jeu, mouche du coche, renaudant, éperdu dans l'immense trafic du non-existant. ▸

Déjà le sixième tome et l'albatros est toujours sur le pont ! D'autres (Jasmin...) tenteraient de lui soutirer le buvard de sous le coude. Il ne saurait pas faire ! En effet, il n'est pas intronisé. Il ne s'introduit pas. Il se rétrécit. Il cède au cercle des ignorantins, tombé en marche en marge ! Est-ce l'effet seul du bon vieil étouffoir québécois ? Que la nuit soit noire ou blanche, que la main unique soit celle fantasmée de l'étrangleur ou qu'il soit piétiné par une cohorte revancharde de chaises roulantes, Jean-Pierre Guay est jugé sur une intention bilieuse qui ne fut jamais claire, un soupçon de pauvres qui soupçonnent la pauvreté... du propos. Ne restent que des aspirations de librairie idéale, hors commerce, et l'irruption d'une fortune ou d'un mécénat qui ne serait pas chiche. Le travail n'est pas qu'une addition d'heures, une *addiction* ! Madame Bacon (la bureaucratie !) refuse la prolongation. Le jury (Louky Bersianik, Paul-André Bourque, André Ricard) aurait tracé pentacle et cercle vicieux raphaélien, l'unanimitié (?).

Que fera monsieur Tisseyre ? Nous n'avons qu'à souhaiter qu'il rappelle le ciel à l'albatros sous toute réserve d'honorer ou non ce détestable (?) Charles Baudelaire.

Jean Lefebvre

MÉMOIRES DU DEMI-JOUR
Roland Bourneuf
L'instant même, 1990 ; 19,95 $

Roland Bourneuf, qui est professeur de littérature contemporaine à l'Université Laval, est aussi connu pour un essai, ***L'univers du roman*** (5e éd., 1985), des proses (***Passage de l'ombre***) et des récits (***Reconnaissances***). Les ***Mémoires du demi-jour*** sont « une série de petits textes qui ont pour point de départ les menus incidents de la vie quotidienne [1] ». Suivant le précepte d'Anaïs Nin selon lequel « il faut partir du rêve », Bourneuf explore un monde crépusculaire, sa démarche principale étant de se « situer dans l'attente », de « laisser advenir des possibles ».

Les récits sont tous oniriques, à mi-chemin entre les rêves diurnes et les rêves nocturnes, entre le conscient et l'inconscient. Des textes sans logique apparente, loufoques, grotesques et tragiques à la fois, qui pourtant nous troublent étrangement, s'insinuent dans notre réalité avec autant d'insistance que des souvenirs. L'auteur avouait d'ailleurs éprouver à la relecture de ses propres textes un sentiment mêlé de familiarité et d'étrangeté. Ce sont des récits qui pourraient être comparés à des miniatures : chacun d'eux dévoile un monde fermé sur lui-même, pourtant riche de possibilités infinies. À lire sans se presser.

Nicole Côté

1. Ces propos ont été recueillis lors d'une conférence-midi du CRELIQ, à laquelle l'auteur était invité en novembre dernier.

L'ALBUM RUSSE
Michael Ignatieff
Boréal, 1990 ; 22,95 $

Une histoire de famille qui rejoint l'Histoire. Histoire d'exil, histoire de la révolution russe, histoire de Russie : Ignatieff a eu un grand-père ministre, un arrière-grand-père ambassadeur, un arrière-arrière-grand-père président du conseil des ministres. Mais c'est avant tout l'histoire du comte Nicolas Ignatieff et de sa femme, la princesse Natasha Metchersky, devenus fermiers dans le sud de l'Angleterre après la révolution d'octobre, avant de prendre leur retraite dans les Cantons de l'Est, qui nous est racontée à travers les yeux d'un petit-fils qui ne les a pas connus autrement que par leur album de photo, par leurs mémoires rédigées en exil, quelques lettres, les souvenirs de leurs fils.

Le premier chapitre : « Le sentier brisé », mérite à lui seul le détour. Ignatieff y réfléchit sur la mémoire et les liens qui nous unissent au passé. De quelle liberté disposons-nous face à l'histoire familiale dont nous héritons ? Comment se situer sur le sentier qui nous relie au passé et nous en sépare, sentier tout tracé où marchaient les ancêtres, guidés par la tradition et les normes, alors que nous devons inventer à chaque moment notre propre histoire. « Ce siècle a fait de l'exil, de la migration, de l'expatriation la norme, et de l'enracinement l'exception. »

Ignatieff est historien, professeur, mais n'a pas écrit un livre d'universitaire ; c'est le témoignage d'un petit-fils qui tente de reconstruire le pays d'origine à l'aide de photos jaunies, des quelques objets qui ont suivi dans la débâcle. Le récit est à la fois plein de tendresse et de retenue, ne cherche pas à meubler les trous dans les récits des grands-parents, respecte leur non-dit, tout en essayant de les rejoindre, de « démêler l'histoire du mythe, le réel de l'imaginaire ». Quand il ferme ***L'album russe***, le lecteur en veut encore ; il peut alors se reporter à la revue ***Lettre internationale*** ; à chaque livraison Ignatieff raconte des bribes de la saga familiale, se raconte, analyse la situation politique européenne.

Ce livre écrit par fidélité à ses grands-parents, à l'intention de ses propres enfants, et pour le plaisir du lecteur, a valu à l'auteur le prix du Gouverneur général en 1988 pour sa version originale anglaise ; la traduction de Gérard Boulad ne le dessert pas.

Andrée Fortin

MARCEL AYMÉ EST REVENU
Georges Robert
Pierre Tisseyre, 1990 ; 16,95 $

J'ai toujours eu plaisir à lire Marcel Aymé. Ce texte ne fait pas exception. Dans une entrevue fictive dont les réponses, bien réelles, sont un collage de ses écrits ou déclarations, Aymé aborde des sujets de son époque ou d'aujourd'hui. Égal à lui-même, il attaque le pouvoir, dénonce la corruption et réclame la justice. Ses opinions sont claires et les sujets variés, de la politique à la culture. Il

ne ménage personne ; le critique littéraire est d'ailleurs un de ceux qui en prennent pour leur rhume. Bien qu'éminemment actuel, le plaidoyer conserve malgré tout une saveur d'après-guerre puisque Marcel Aymé fait constamment référence à des personnes et des événements de l'époque.

L'intérêt de cet essai tient à l'habileté du montage de textes plus ou moins obscurs mais qui possèdent tous l'esprit et la forme caractéristiques de leur auteur. On peut toutefois adresser quelques reproches à ce véritable panégyrique dont le but avoué est de remettre Marcel Aymé à l'ordre du jour. Bien que les commentaires de Georges Robert soient essentiels à l'intelligibilité des extraits d'Aymé, ils prennent souvent trop de place et sont parfois redondants. On peut aussi accuser le commentateur de chouchouter son héros et de toujours justifier ses prises de position. Cette vision partiale agace et ne donne qu'un aperçu limité du caractère de l'auteur.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble présente un homme lucide, honnête, ayant le courage de ses opinions. On peut, à propos du procédé utilisé par Georges Robert se demander si son ouvrage démontre qu'une citation supporte d'être une présentation hors contexte ou plutôt que, fondamentalement, les contextes sont interchangeables.

Georges Desmeules

L'AUTRE PANDORE
Hans-Jürgen Greif
Leméac, 1990 ; 17,00 $

Qui a dit que l'être humain était un animal raisonnable ? Un écervelé, il va sans dire... Car nous savons tous que ce qui caractérise l'Homme, au contraire, ce sont ses manies, ses superstitions, ses comportements inexplicables. Hans-Jürgen Greif l'a bien compris, lui qui, dans son roman, enfile des perles de lubies humaines.

Cinq amis, Serge, Jason, Mathieu, Jacques et le narrateur, se réunissent pour souper chez Colette selon un rituel bien défini. Au cours de cette soirée, chacun raconte une histoire pour amuser et remercier l'hôtesse. Les anecdoctes se succèdent : troublantes, inquiétantes, et parfois mêmes horrifiantes. Le lecteur est alors pris dans l'engrenage, captivé par ces mille et un contes d'une seule nuit qui rivalisent d'étrangeté.

Ces histoires sondent des facettes inconnues de la nature humaine : là où les désirs se muent en obsessions et conduisent les personnages sur des voies inusitées. Pour savoir ce qui se cache derrière le front de son mari, une femme se livre à une opération digne de la sorcellerie moyenâgeuse. Un voisin se déguise en matador pour chanter la passion de Carmen debout dans son salon. Méfiez-vous des petites gens. Rien ne peut contrer la psychologie maladive des laissés-pour-compte.

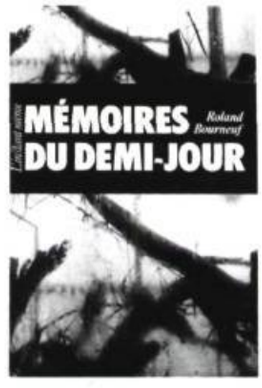
Les passions les plus dévastatrices se modifient parfois radicalement. Il suffit de les laisser se consumer d'elles-mêmes. Ce qu'on avait si ardemment désiré devient soudainement accessoire et encombrant. Les récits de Serge et de Colette, adoptant consécutivement les points de vue de celui qui est aimé et de celle qui aime, démontrent bien comment cette émotion fugace défie la raison. D'autres sentiments, tels l'orgueil et la noblesse, engagent parfois l'existence dans des voies imprévues. Des règles tacites, acceptées par les membres d'une famille, d'un clan, peuvent conduire aux situations extrêmes. Ce thème inspire une des histoires les plus fortes du livre, celle où un fils en vient à tuer sa mère par respect et obéissance.

Ces récits sont de teneur inégale : lourds de sens ou anodins. L'intérêt du roman réside dans l'enchaînement des histoires mais surtout dans les

L'instant même

Les virages d'Emir
de Louis Jolicœur
128 pages **16,95 $**

Le nouveau recueil de Louis Jolicœur est une véritable invitation au voyage. L'auteur nous entraîne dans Lisbonne en feu, dans une traversée non moins brûlante du désert iranien, dans les Antilles, en Hollande, à New York et à Montréal.

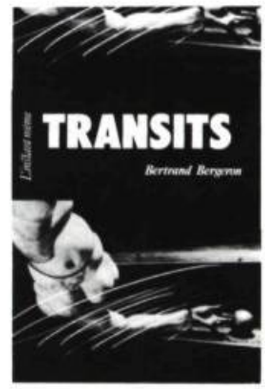


Mémoires du demi-jour
de Roland Bourneuf
152 pages **19,95 $**

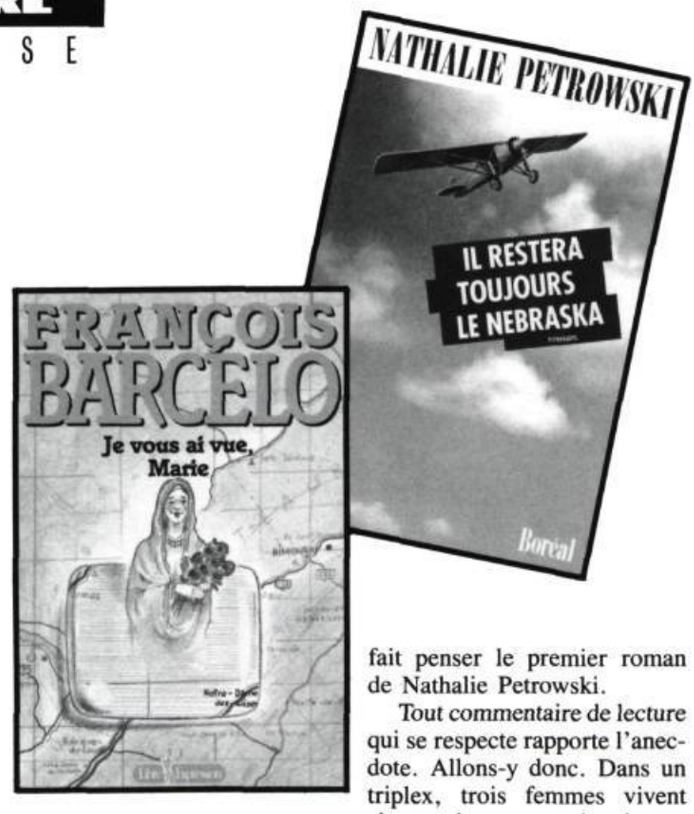
L'œuvre narrative de Roland Bourneuf se démarque par sa singularité, par l'aptitude de l'auteur à présenter le rêve dans la vaste amplitude de ses images et dans la réalité de sa substance.

Transits
de Bertrand Bergeron
136 pages **17,95 $**

Les quatorze nouvelles de *Transits* projettent des ordres sociaux d'autant plus insoutenables qu'ils nous rappellent, dans l'outrance de l'avenir prévisible, une société trop semblable à la nôtre.



L'instant même C.P. 8, succursale Haute-Ville
Québec (Québec) H4N 1S2
Distribution pour le Québec : Diffusion Dimédia



stratégies de la narration. Hans-Jürgen Greif, bon conteur, tient son auditoire en haleine. Il décrit minutieusement l'atmosphère, campe amoureusement les personnages et dose les péripéties. De plus, les interventions de l'auditoire ralentissent l'action et ménagent les effets. Ainsi, les conclusions sont-elles toujours percutantes, à l'image de la dernière révélation de Colette, cette autre Pandore. Qui saura jamais ce qui l'attend dans la vie tant que des forces obscures et des motifs inavouables régiront nos actes ?

Alexandra Jarque

JE VOUS AI VUE, MARIE
François Barcelo
Libre Expression, 1990 ; 16,95 $

Barcelo ne nous fait plus que des historiettes, du rapaillage d'anecdotes. Période de tâtonnements ? Lassitude et cynisme ? À quoi bon la largeur de vue au profit d'un peuple étroit ! Son geste de joindre le parfait petit manuel d'autoentretien à son livre, pirouette et dérobade de marketing, ne nous fera conclure au cynisme qu'en fonction des analyses trop peu renouvelées de nos bureaucrates des littératures. Barcelo nous crache à la gueule et tant mieux si, perdus dans la foule de nos confrères et consœurs, nous ne tenons pas l'affront pour personnel. Lui, il s'absente et déménage.

Faut-il encore le lire, celui-là qui transforme ses poèmes lyriques en autant de petits télégrammes digestes, qui promène sa loupe sur ces farces communes qui nous dérident à la lecture des journaux ? Aussi, nous avons droit à une Vierge Marie qui montre son cul à des âmes simples, ce qui entraîne dès lors moult complications et suscite ici la censure et là l'envie. Barcelo y va de multiples cabrioles et se divertit plus qu'il n'arrive à nous intéresser à ce qui ressemble à un commentaire *off the record* d'un technicien de Radio Tralala. Qu'est Barcelo devenu ? Je crois, pour ma part, qu'il s'est condamné à réécrire ***Clochemerle*** toute sa vie durant en y insérant des extraits d'***Allo Police***. C'est vrai qu'à force d'entendre et d'apercevoir un public et ses thuriféraires célébrer des merdes, on peut se résoudre à ne produire que ça. C'est un créneau !

Après tout, ne soyons pas égoïste, François Barcelo ne peut pas écrire pour un seul lecteur. Il écrit aussi pour... les consommateurs !

Jean Lefebvre

IL RESTERA TOUJOURS LE NEBRASKA
Nathalie Petrowski
Boréal, 1990 ; 22,95 $

Dans ***Si par une nuit d'hiver un voyageur*** (Seuil, 1981), le regretté Italo Calvino parle des « livres - qu'on - a - déjà - lus - sans - avoir - besoin - de -les - ouvrir - parce - qu'ils - appartiennent - à - la - catégorie - du - déjà - lu - avant -même - d'avoir - été - écrits » et des « livres - que - tout - le - monde - a - lus - et - c'est -donc - comme - si - tu - les -avais - lus - toi - même ». Voilà exactement ce à quoi me fait penser le premier roman de Nathalie Petrowski.

Tout commentaire de lecture qui se respecte rapporte l'anecdote. Allons-y donc. Dans un triplex, trois femmes vivent chacune leur conception des relations amoureuses : Madeleine, flanquée de trois enfants et d'un mari prof d'université, n'en a que pour l'Amour-toujours et sa belle stabilité ; Dolores, chanteuse sans contrat, éprouve le coup de foudre du siècle chaque semaine ; entre les deux, Alice Malenfant, cidevant narratrice et enfant paumée du divorce, cherche le prince charmant tout en ayant une peur maladive de l'engagement. Elle trouve le prince, mais c'est le fiasco : Alice se souvient des ruptures de ses parents.

Le roman passe constamment de la vie actuelle d'Alice à son passé, et on pourra reprocher à Nathalie Petrowski de ne pas maîtriser tout à fait le procédé. Mais il y a pire dans ***Il restera toujours le Nebraska*** : notamment, cette description du vide de l'âme des yuppies soi-disant branchés, comme si le sujet n'avait pas été exploré en long et en large, et surtout l'impression de lire une très longue chronique de la journaliste. Le roman contient certes des images percutantes, peut-être trop en fait, mais ça n'est pas assez pour racheter une histoire rocambolesque qui n'en finit pas de s'étirer et des dialogues d'une extrême platitude. Que nous reste-t-il une fois la lecture terminée ? Une suite d'images un peu vides, de clichés, un mot que j'emploie pour la circonstance dans ses sens propre et figuré. ***Il restera toujours le Nebraska*** m'est apparu comme un roman de la facilité (on ne parle toujours que de ce qu'on connaît) et de la banalité (ce connu n'étant pas très original). Nathalie Petrowski devrait peut-être changer son style, qui sévit maintenant depuis plus de dix ans, et ses chevaux de bataille.

Francine Bordeleau

LE TRAIN
Michel Tremblay
Leméac, 1990 ; 8,95 $

LA MAISON SUSPENDUE
Michel Tremblay
Leméac, 1990 ; 12,00 $

La parution simultanée du ***Train*** et de ***La maison suspendue*** de Michel Tremblay nous permet de mesurer le chemin (immense !) parcouru par l'écrivain.

Le train, sa première pièce, est l'œuvre d'un jeune auteur de seize ans idéaliste et intransigeant. Comment, autrement qu'à cet âge, peut-on écrire des phrases lapidaires comme « il n'y a pas de milieu, monsieur. C'est la jeunesse ou la vieillesse. La vieillesse est sans rémission. » Moment d'un échange, au cours d'un voyage en train, entre deux hommes, Monsieur X et Monsieur A, le premier révélant son mal de vivre au second, ces phrases, comme l'ensemble du dialogue, tiennent d'un français châtié plutôt incolore. Tremblay n'a pas sorti de ses tiroirs un chef-d'œuvre. Il en est d'ailleurs bien conscient car il termine son avant-propos par un « excusez-la ! » sympathique. On peut alors se demander pourquoi ce texte a été publié. Je crois que, malgré ses limites, ***Le train*** est une œuvre digne d'intérêt, une curiosité littéraire, car elle contient le germe de l'univers théâtral et romanesque de Michel Tremblay. L'écrivain débutant amorce une réflexion sur la famille, l'enfance et la pauvreté. Et surtout, le personnage principal, Monsieur X, est un *marginal*. Ce jeune homme malheureux n'est « pas normal », car il veut arrêter le temps et rester un enfant.

Cette question de la *normalité* revient comme un leitmotiv dans ***La maison suspendue***. Josaphat voudrait que son fils

Gabriel, fruit d'une union incestueuse, ait une « vie normale », Mathieu espère également mener une « vie normale » avec son enfant et Albertine considère son frère Édouard comme un anormal. Ce dernier qui assume son homosexualité et son goût pour le travestissement réclame le droit à la différence. Encore une fois, Tremblay expose les problèmes suscités par la marginalité, une marginalité multiple qu'il tente de réhabiliter.

Ce drame familial nous amène dans un univers connu, car l'auteur reprend des thèmes et des procédés dramatiques qui lui sont chers. De plus, il n'a créé aucun nouveau personnage. L'écrivain serait-il en train de s'enliser ? ***La maison suspendue*** apparaît comme une pièce synthèse dans laquelle les personnages de son œuvre, générations confondues, tentent de communiquer. Le projet était ambitieux. Certains personnages (tel Édouard) prennent beaucoup de place, d'autres (tel Mathieu) sont à peine présents.

La pièce aborde un thème relativement nouveau chez Tremblay, celui de la paternité (qui se caractérise ici par sa marginalité). Nouvelle direction peut-être dans une œuvre riche mais inégale qui semble avoir besoin de faire peau neuve.

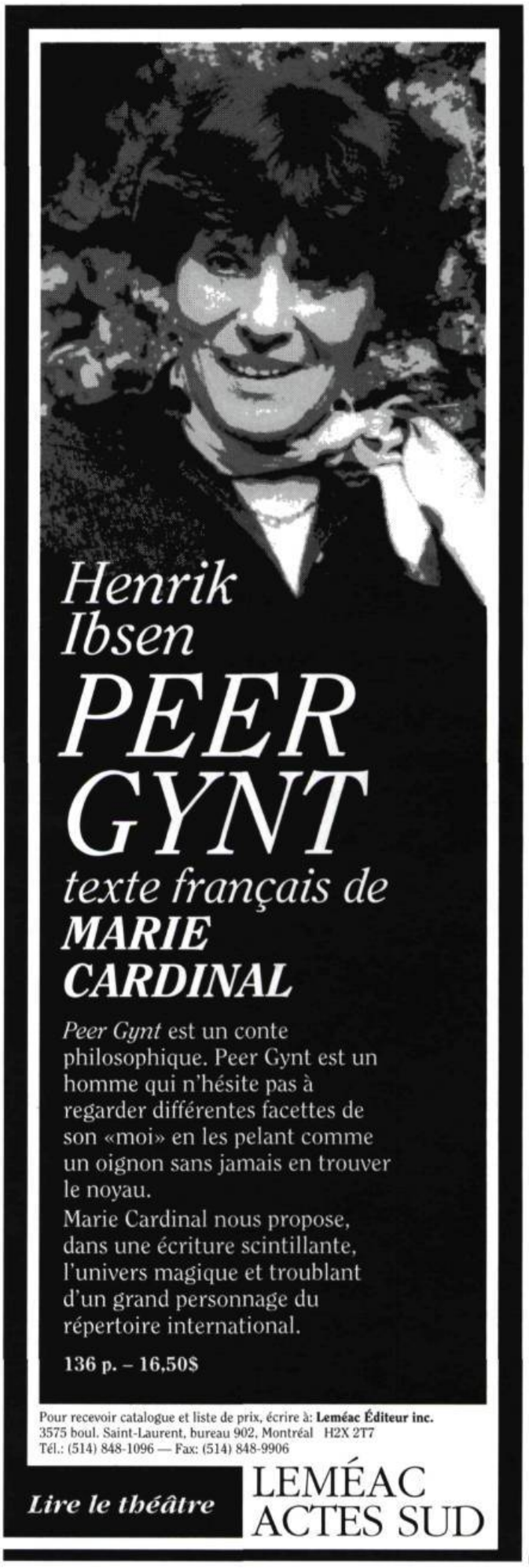
Christine Robinson

BABEL, PRISE DEUX
Francine Noël
VLB, 1990 ; 22,95 $

Fraîchement débarquée à Montréal, je ne savais pas encore m'orienter dans la métropole, mais j'étais fière d'habiter en face de la pâtisserie Pegroïd's, cette institution du kitsch montréalais tant vantée par Michel Tremblay. C'est dire comment l'enracinement passe par la fiction. Ce travail de mythification de la réalité immédiate n'est pas une des moindres séductions de la littérature québécoise. Voilà pourquoi les œuvres de Francine Noël sont tant prisées. Celles-ci atteignent un parfait équilibre entre la dimension imaginaire et les faits et gestes quotidiens. Ainsi, de Maryse et de Myriam, et maintenant de Fatima, l'héroïne de ***Babel, prise deux***. Par le biais du journal intime de Fatima, Francine Noël raconte Montréal : délaissant le Plateau, nous voici à la frontière d'Outremont et du Mile-End, de la bourgeoisie et du multiculturalisme. Mais l'écrivaine s'attarde aussi aux nouveaux modes de vie. Fatima, une célibataire qui ne veut pas d'enfants, protège son intimité comme une forteresse. L'histoire de l'héroïne, c'est d'abord son amour pour Louis, mais aussi son amitié pour Amélie, une Française d'origine espagnole. Tous trois forment un pathétique triangle amoureux car Louis était, il n'y a pas si longtemps, l'amant de la meilleure amie. Les réflexions de la narratrice, graves ou badines, permettront d'explorer le rapport à l'autre : homme, femme, Québécois ou étranger.

Le récit s'ouvre ainsi aux cultures émigrées qui cherchent à se faire une place dans cette ville hétéroclite, baroque. Des Hassidims qui peuplent le quartier de Fatima au Tiers-Monde qui l'interpelle à la télévision : autant d'incompréhension et de souffrance insoutenable. Dans ce fouillis ethnique, plus souvent qu'autrement, la langue entrave la communication. Ce n'est pas un hasard si Fatima est une orthophoniste qui travaille avec des aphasiques : « C'est ça ma vie, dit-elle, la ville et la quête douloureuse de la parole ». Aussi la protagoniste ébauche-t-elle sa propre version revue et corrigée du mythe de Babel. Une utopie de la communion des peuples et du respect mutuel.

Malgré ces préoccupations humanitaires et sociales, le texte reste ancré dans la vie quotidienne. Les éléments prosaïques se fondent en matériel littéraire sous la plume de



Francine Noël et apportent une épaisseur à la structure linéaire du journal. Les anecdotes et détails disparates créent un rythme accrocheur qui s'oppose au morne défilé des jours. Car c'est bien là que se cache le talent de l'écrivaine, dans cette proximité avec le réel, le concret. ***Babel, prise deux*** retient... malgré le travail bâclé de l'éditeur qui, à l'endos du livre, qualifie ces histoires de « cocaces ». Rien de moins.

Alexandra Jarque

LA SAGA DE FREYDIS KARLSEVNI
Jean Désy
L'Hexagone, 1990 ; 15,95 $

Puisque le Vinland semble revenir à la mode, commençons donc par quelques précisions. La première mention qui nous en soit parvenue date de 1070 et nous la devons à Adam de Brême, archevêque de Hambourg. Au XIII[e] siècle, la ***Saga des Grœnlandais*** et la ***Saga d'Eirikr le Rouge***, deux très courts textes, reprendront le thème. Dans la première, sans doute la plus ancienne, cinq voyages sont racontés dont trois effectués par des enfants d'Eirikr : Leifr, Thorvald et la cruelle Freydis ; la seconde n'en mentionne que deux dont celui de Thorfinnr Karlsefni qui aurait passé plusieurs mois en Amérique. Dans les deux sagas, il est question de la découverte de trois pays : le Helluland (Pays des pierres plates), le Markland (Pays des forêts) et le Vinland (Pays de la vigne). C'est dans ce dernier que vivent les Skraelingar.

C'est à partir de certaines de ces données que Jean Désy a construit son roman. En route pour l'Amérique, Leif Ericson doit affronter des créatures monstrueuses. Il meurt dans les bras de Freydis, une païenne que se plaît à affronter le moine irlandais Adamantinus. Déchiqueté par un cachalot, le bateau échoue en Helluland où les Vikings font la rencontre des Sandix, créatures mi-humaines maîtres des caribous. Plus tard, en Vinland, Freydis, dont les rêves sont chargés d'un symbolisme sexuel accusé, se fait violer par un Skraeling. Elle meurt quelques jours plus tard en accouchant d'une fille qui en l'espace de deux semaines devient une géante et une savante.

Il n'entre pas dans nos intentions de contester à un écrivain son droit à traiter librement d'une réalité historique, surtout si celle-ci n'est qu'une probabilité. Mais on peut difficilement excuser les nombreuses erreurs commises par Désy, entre autres celle d'avoir donné à Freydis un surnom masculin : Karlsefni signifie « avoir l'étoffe d'un homme digne de ce nom ». Et surtout un tel livre, à l'instar du ***Drakkar*** de Paul Ohl, contribue d'abord et avant tout à maintenir bien vivant le mythe du Viking, création romantique née de notre fascination face à l'inconnu, être démesuré épris de liberté en qui se réunissent les forces aussi bien animales, telluriques que cosmiques et divines. Ajoutez à cela la découverte de l'Amérique, la difficile rencontre entre le paganisme et le christianisme soulignée à gros traits par des souvenirs mythologiques convenus comme les Walkyries et le Walhalla et vous obtenez le portrait complet.

Le Viking dans le monde francophone est toujours à la recherche de son romancier, celui qui, grâce à une utilisation consciencieuse des découvertes historiques récentes, saurait lui rendre son humanité.

Maurice Pouliot

L'IMMOBILE
Anne-Marie Alonzo
L'Hexagone, 1990 ; 15,95 $

La lecture de ***Geste*** (1979) m'avait laissé le souvenir d'un texte presque inaccessible. Cette écriture hachée, toute en mots qui se bousculent parce que tout le corps est en état de choc, je l'acceptais mais elle me rendait très ardue l'approche du monde de l'auteure.

Plus de dix ans ont passé ; je lis ***L'immobile***, qui rassemble une douzaine de lettres fictives écrites à autant de femmes connues. Si Anne-Marie Alonzo parle encore de sa souffrance et de son mal de bouger — comme d'autres parlent toujours du mal d'aimer —, il y a une différence fondamentale qu'épousent le ton, l'écriture, tout le style : l'auteure est *en correspondance* ; même si sa lassitude transparaît souvent, elle est vivante, en communication avec d'autres femmes. Les mots se calment quelque peu pour mieux nous rejoindre, lourds d'une expérience humaine qui ne peut laisser le lecteur insensible. Les mondes restent différents mais communiquent.

Que s'est-il passé, alors que le rêve du mouvement reste une hantise, que la dépendance pèse toujours, que le *décor* peu à peu s'affaisse, que la séduction du suicide se profile, pour que les *petites merveilles* — le temps de quelques secondes — valent toute cette peine de vivre ? Magie de la communication ! Sur scène, la comédienne incarne des émotions qui bouleversent le spectateur assis. L'artiste danse et les autres, immobiles, sentent le pas, le rythme, l'harmonie du geste. L'écriture révèle, aussi bien à ceux qui trouvent les mots qu'à ceux qui les écoutent, le mouvement inépuisable de la vie. Les seules limites sont individuelles et différentes pour chacun. Cela ne relève aucunement de la fiction.

Le dialogue intime avec Galia, que nous dit-il, sinon que la rage impuissante contre un corps inerte peut laisser une place à l'esprit qui doit respirer, regarder, s'émouvoir, réfléchir, communiquer, trouver les mots, le rythme, le style qui *correspondent* et... écrire. Galia est amour de soi et écriture de soi. C'est Galia que met au monde avec acharnement Anne-Marie Alonzo. Le texte, cette fois, me rejoint directement. Mais ambiguë cette Joconde en couverture, alors que chez Anne-Marie Alonzo, la vie bouillonne !

Monique Grégoire